

## CHAPITRE III

### LA RUE

*Le retour des courses de jadis aux Champs-Élysées. — Un fantôme vient errer dans les rues modernes. — Politesse des agents de la circulation. — Le salut. — Le gant. — Egards que l'on se doit dans un lieu public. — Petites misères et grandeur de la foule.*

Esquissons un diptyque de la rue, telle que nous la voyions dans notre jeunesse et telle qu'elle apparaît aujourd'hui.

Nous ne prétendons pas avoir aperçu les cabriolets sur le boulevard, mais nous avons connu Paris avant l'automobile. Et, sans grand effort de mémoire, nous nous représentons, par la pensée, un retour de courses, avenue des Champs-Élysées.

Sous un ciel de printemps, les femmes sont assises dans les calèches ou les landaus à huit ressorts, en face d'un strapontin vide, sur lequel s'étaient, soigneusement disposées, les basques de manteaux du cocher et du valet de pied.

De temps à autre se profilait telle douairière installée dans un véhicule découvert qu'on nommait *cabas*, haut comme un perchoir au-dessus de la foule. On rencontrait aussi, venus de Londres, quelques cabs, assez rares, mais qui attireraient l'attention par leur originalité pour des Pari-

siens. Le conducteur de cette voiture, à l'époque si communément répandue en Angleterre, était juché à l'arrière, tout en haut, et tenait de longues rênes, passant par-dessus le toit qui abritait le voyageur. Celui-ci pouvait assister, non sans quelque émotion parfois, au mouvement du cheval qui semblait abandonné à son propre caprice.

Aux grands jours, les passants s'offraient le spectacle de voir défiler les *mail-coaches*, vastes berlines que surmontait une plate-forme où les sièges étaient disposés pour recevoir les invités. Personne à l'intérieur. A l'arrière, vêtu de rouge, le chef surmonté d'un haut-de-forme à poils soyeux, se tenait un groom, soufflant dans un long instrument de cuivre d'où s'échappaient des notes aiguës.

Mêlés à ces aristocratiques équipages, les *collignons*, coiffés du chapeau ciré blanc, conduisaient, gouailleurs, leur *urbaine* aux peintures treillagées. Et voici, traîné par de puissants percherons, le lourd omnibus, à l'impériale chargée de grappes humaines. On y accédait par un escalier extérieur, réclamant, pour être gravi sans encombre, des talents d'acrobate.

Dans beaucoup de quartiers, particulièrement ceux qui avoisinaient la Bourse et la place de la Concorde, un sombre petit dieu régnait, à de multiples exemplaires, sur la place publique et lui communiquait une sorte de gravité : c'était le haut-de-forme. Notons ce trait de mœurs, à peu près ignoré de nos jours, ce fameux couvre-chef n'était nullement l'apanage des oisifs. La correction l'imposait aux fonctionnaires, à beaucoup de commerçants et de représentants des professions libérales.

Enfin, pour terminer le tableau, évoquons ce vieux monsieur, dernier de son espèce, qui faisait ses visites à cheval, dans Paris, en tuyau de poêle, redingote et long pantalon à sous-pieds, suivi d'un groom monté, en bottes à revers et livrée à aiguillettes...

Chateaubriand aurait dit de lui :

« Un de ces hommes en qui finissait un monde ! »

De tout cela il ne reste rien, que parfois, l'été, fantôme des temps abolis, un fiacre, traîné par une rossinante, que Sancho Pança, installé sur le siège, semble avoir dérobée à Don Quichotte !

\*  
\*\*

Si le spectre d'un personnage, disparu voici plus d'un demi-siècle, venait d'aventure errer, aujourd'hui, place de l'Opéra, quelle ne serait point sa surprise !

Trépidations ! Détonations ! Encombremments ! Embouteillages ! Plus de chevaux ! Moteurs contraignant leur élan ! Ruées des piétons vers des passages garnis de clous et courant à toutes jambes sous la menace d'étranges monstres mécaniques ! Voyant les gens affolés, démunis, la plupart, de chapeaux, de cannes et de gants, notre fantôme se demanderait quel sinistre a jeté à travers les rues ces victimes désseparées ! Il ne tarderait joint à s'apercevoir qu'un tel tumulte est le rythme normal des grandes artères de Paris et, rassuré, se prendrait à devisager les passants.

En ces figures glabres ou à peine soulignées de quelques poils ras, et ces complets très anonymes, il chercherait vainement les traits qui distinguaient les professions et permettaient de reconnaître, au seul aspect, magistrat, officier, notaire, artiste, rural, boulevardier !

Plus de ces barbes vénérables, de ces démarches un peu solennelles, qui marquaient jadis une distance entre les générations ! Ceux qui accèdent à la cinquantaine préfèrent au prestige qu'elle conférait naguère, un maintien permettant la confusion des âges.

Et les femmes, notre revenant les regarde aussi avec ce détachement que lui confère son immatérialité et qui le rend plus lucide. Il se souvient de Balzac qui a parlé de la femme de trente ans, le croirait-on, comme déjà

touchée par le charme mélancolique du déclin. Or, on ne trouve plus, aujourd'hui, de femmes de trente ans, du moins consentantes! L'on ne rencontre que silhouettes et visages auxquels des artifices vraiment magiques semblent, à première vue, avoir donné pouvoir de défier le temps.

Cette uniformité dans la jeunesse, qui n'est pas sans agrément pour le spectateur, retire souvent à l'observateur la joie de découvrir la vraie personnalité de la femme.

\*  
\*\*

Puisque notre fantôme traverse ce livre en même temps que les boulevards, il doit nécessairement se demander ce qu'il a pu advenir, en toute cette fièvre, de la politesse?

Or, elle se révélera justement à ses yeux, d'une façon appropriée à la vie moderne, dans la courtoise fermeté des agents de la circulation qui savent, si gentiment, distinguer entre ceux qui se montrent rebelles aux règlements ou les négligent par simple inadvertance! Exemple remarquable de vrai savoir-vivre que ce sang-froid, souvent tempéré d'un sourire, au milieu de l'énervement général, surtout lorsqu'il s'agit de rappeler une prescription de police à une femme!

Le savoir-vivre, avons-nous dit souvent, n'est pas l'apanage d'une classe. Si tout n'est point parfait dans le spectacle de la rue d'une grande ville, on y relève pourtant bien des gestes de bonne compagnie et de cordialité.

Ainsi voit-on, souvent, un homme se baisser pour ramasser un objet tombé des mains d'une femme. De même, il n'est pas rare qu'il descende de trottoir pour la laisser passer.

Et n'est-ce point un exemple, charmant dans sa bonne humeur, que celui de ce conducteur de *tramway* de Mar-

seille qui, sur la Canebière, arrêta doucement son véhicule devant un passant distrait, planté entre les rails, et lui dit, de sa voix chantante :

« Eh! jeune homme, voulez-vous me laisser passer, s'il vous plaît? »

\*  
\*\*

En ce qui concerne le salut, peut-être, de nos jours, se laisserait-on aller à en négliger les nuances. Le bonjour familier, adressé de la main, ne convient qu'à deux amis tout à fait intimes. Il tend incorrectement à se généraliser, du fait que beaucoup de gens ne portent plus de couvre-chef. Excuse insuffisante! Il leur faut alors, évitant d'agiter les bras, incliner plus ou moins la tête, suivant le degré de déférence qu'ils ont à marquer.

Quant au coup de chapeau, il doit surtout être donné avec beaucoup de naturel. Evitons à la fois le sans-gêne qui porte à toucher du doigt la coiffure et l'affectation d'un geste dont l'ampleur théâtrale supposerait un panache.

Rencontrez-vous une femme que vous connaissez peu? Tout en vous découvrant, vous inclinez la tête, et l'air de votre visage, sans devenir solennel, se nuancera de respect. S'agit-il d'une parente, ou d'une relation familière? Ce ne sera plus une inclinaison, mais un simple mouvement de tête; et le sourire pourra marquer le plaisir que vous apporte la rencontre.

Jadis, il était de bon ton, avant de saluer une femme, d'attendre que son regard vous y autorisât. De cette prescription un peu archaïque, du moins en France, il subsiste ce vestige : si vous croisez une femme de votre connaissance, il n'appartient qu'à elle de s'arrêter pour engager la conversation.

Laissons au lecteur le soin d'imaginer l'infini des graduations du salut qui peut aller jusqu'à une rigueur

presque militaire, si l'on rencontre un personnage haut placé ou un supérieur hiérarchique. En ce cas, l'amabilité doit se dissimuler derrière la correction et même la gravité.

Si vous hésitez à reconnaître quelqu'un, ne prolongez pas sur sa personne un regard inquisiteur. Dans le doute, saluez ! Et, en ce cas, celui à qui est adressé le coup de chapeau, sera courtois en le rendant, même s'il s'est aperçu de l'erreur. Tel ce passant, abordé par quelqu'un qui ne le connaissait pas et l'avait pris pour un autre, en lui disant : « Comme je suis heureux de vous rencontrer », et qui répondit simplement : « Mais moi aussi, monsieur. »

Il est superflu de dire que la poignée de main s'échange de nos jours. Jadis, on était plus parcimonieux de cette monnaie d'amitié et la chronique humoristique prétend que certains hommes qui se prenaient pour très élevés en rang, n'offraient, suivant les circonstances, que deux ou trois doigts ! Aujourd'hui la main se donne franche, ouverte. Et c'est un progrès dans le savoir-vivre qu'il soit devenu discourtois de la tendre réticente.

Cependant, toutes les fois qu'il existe une distance de respect entre deux personnes, c'est à la moins considérable d'attendre que l'autre lui offre la main. Cet usage persiste comme une des lois les plus certaines du bon ton chez un homme à l'égard d'une femme, réserve faite, bien entendu, des cas particuliers.

\*  
\*\*

On confond trop volontiers, de nos jours, en matière d'usages, l'esprit et la lettre.

Quelqu'un qui vient de manipuler, par exemple, un moteur d'automobile, et dont les gants sont maculés d'huile, de poussière ou de boue, en retire un pour donner la main. Cela se conçoit. Mais, dans la rue, lorsqu'un ami vous aborde, la main découverte, se croire obligé de le faire

attendre dans cette position, jusqu'à ce que l'on ait soi-même quitté son gant, c'est alourdir d'une cérémonie hors de mise, un geste naturel; c'est transporter, on ne sait pourquoi, dans la vie privée, une vieille coutume de palais, qui prescrit d'avoir la main droite dégantée à l'audience d'un souverain.

Disons toutefois que certains pays tiennent à conserver cet usage.

Il n'y a point excès de cérémonie à rester, chapeau bas, devant une femme, ou devant un homme à qui on doit le respect, jusqu'à ce qu'on ait été invité à se couvrir. Ce qui deviendrait exagéré serait de persister. L'on peut même ainsi arriver à des situations cocasses, comme celle de ce vieux monsieur distrait qui disait à un jeune homme, continuant à rester découvert devant lui sur la chaussée :

« Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc! »

\*\*

Passons maintenant de la rue dans un lieu public.

Etes-vous devant le guichet d'un bureau de poste, tandis que de nombreuses personnes attendent que vous ayez terminé votre opération? Toute parole inutile, tout entretien prolongé pour demander des explications oiseuses, créent une gêne à ceux qui piétinent derrière vous.

De même, êtes-vous dans un bureau de tabac? Vous avez fait plusieurs commandes qui nécessitent, de la part du buraliste, un certain temps pour rassembler les objets? Derrière vous, quelqu'un attend pour acheter, peut-être, une simple boîte d'allumettes. C'est de la politesse, et de la mieux comprise, que de l'inviter à se servir immédiatement, afin de lui épargner une attente disproportionnée avec son minuscule achat. Voilà un cas type de la représentation d'autrui.

On pourrait le multiplier à l'infini. Prenons un autre

exemple : trois amis descendent, lentement, l'escalier du *métro*, rangés de front, causant entre eux, s'arrêtant aux marches et barrant le passage, sans songer que, s'ils ne sont pas pressés, d'autres voyageurs peuvent l'être.

Puisqu'on nous a fait attendre à l'escalier, profitons de ce que le portillon automatique s'est entrouvert pour nous glisser sur le quai et monter en wagon. Il est une loi que tout le monde vante, surtout ceux-là qui ne la pratiquent point, et qui commande aux hommes assis d'offrir leur place aux femmes debout. Cette invitation n'est pas fréquente ! Et encore, contrairement à ce qui devrait se passer, s'adresse-t-elle plus souvent à la grâce de la jeunesse qu'à la débilité de l'âge.

Une des causes de cette défaillance de courtoisie trop généralisée, vient sans doute de cette manière indiscreète qu'ont certaines femmes de sembler exiger, par leur attitude, ce qu'elles tiennent, trop ostensiblement, pour un dû.

Au contraire, quel exemple de la plus charmante politesse offrent certaines jeunes femmes qui cèdent leur place à un vieillard !

\*\*

La rue ! Les endroits publics ! Voilà le cadre où la foule traîne ses petites misères, mais aussi ses grandeurs !

Et saurions-nous mieux terminer un chapitre consacré à la politesse dans la rue des grandes villes et en particulier de Paris, qu'en rappelant les hauts exemples qu'une foule française peut donner !

Elle sait accorder de si juste façon son enthousiasme ou sa gravité, sa gaïté ou son recueillement au caractère commandé par différentes circonstances !

Si les mouvements de rues suscités par les temps actuels d'inquiétudes politiques et sociales suspendent quelquefois

la véritable nature du public français, on ne saurait jamais oublier son véritable visage.

En cela, un public de chez nous reflète le sens subtil des nuances, où s'affirme l'instinct avisé d'une race. Et, par sa discipline volontaire, sa bonne humeur, son esprit d'à-propos, il symbolise, aux yeux de nos hôtes étrangers, l'accueil souriant et intelligent de la France.

## CHAPITRE IV

### EN VOYAGE

*Ne pas importuner les autres des avantages dont on peut être pourvu. — Le Maréchal et le médecin. — Va-et-vient des usages de politesse. — Attitudes à observer hors des frontières. — Etre attentif aux coutumes des pays visités. — Ne pas imposer les siennes. — Chacun est en quelque manière responsable du bon renom de sa Patrie.*

Si vous êtes en voyage et que vous vous trouvez lier conversation, soit dans la flânerie d'une ville d'eaux, soit en wagon, ne croyez-vous pas que toute révélation sur les avantages dont vous êtes pourvus, ou l'importance des situations que vous occupez, peut créer une gêne entre votre interlocuteur et vous?

Tel ne tarde pas à vanter ses relations, tel, sa fortune, tel, sa famille, tel, sa carrière...

Il s'agit, au contraire, de trouver un terrain d'entente et d'éviter tout ce qui placerait votre compagnon de hasard en état d'infériorité, de quelque nature qu'elle fût.

Proposons un seul exemple. L'un des plus illustres chefs de la Grande Guerre, se trouvant en villégiature, alla consulter un médecin qui, par le plus grand des hasards, ne reconnut pas les traits pourtant reproduits à des millions d'images. Le praticien, ayant ausculté avec soin celui qu'il prenait pour un voyageur ordinaire, lui dit :

« Monsieur, vous êtes en parfaite santé et tout laisse présumer que vous ne vous êtes pas fatigué pendant la guerre! »

Le grand chef subit l'ironie, poussant la délicatesse jusqu'au point de ne pas se faire reconnaître.

\*\*

Les usages de politesse ont parfois un mouvement de rotation. Certains disparaissent, de nouveaux surgissent. Sur la route, un jeune homme, reconnaissant devant lui une automobile occupée par des personnes de sa connaissance, auxquelles il doit des égards, ne tiendra nullement pour incorrect de la dépasser. Un homme d'ancienne génération, en la même circonstance, se sentira gêné de doubler la voiture. Au contraire, ce personnage grisonnant, bien qu'attentif à témoigner les plus grands égards aux femmes, ne verra aucun inconvénient à rester couvert à côté de l'une d'elles dans une voiture fermée, sans lui en avoir demandé l'autorisation. Privauté que s'interdisent les représentants des générations nouvelles qui, pour le cas assez rare où ils portent un couvre-chef, le placent sur leurs genoux, quand une femme se trouve dans la voiture.

Notons encore une particularité que l'on observe très strictement en Amérique. Il s'y fait un départ entre l'étiquette à suivre dans un ascenseur de bureau d'affaires et un ascenseur d'hôtel ou de maison particulière.

Dans le premier, les hommes restent couverts, qu'il y ait des femmes ou non. Dans le second, ils se découvrent devant elles.

\*\*

Ceci nous amène tout naturellement, en ce qui concerne l'attitude à observer hors des frontières de son propre pays, à rappeler quelques préceptes que l'on ne songe guère à

contester, encore que l'inadvertance porte souvent les gens à les négliger.

Lorsque vous devez voyager en pays étranger, vous ne vous renseignerez jamais assez sur les usages particuliers qui peuvent y être en vigueur. Ainsi en Allemagne, chaque fois que, dans une maison privée, on confie son chapeau, son manteau à un serviteur, il est de tradition de lui donner une pièce.

En Allemagne également, l'usage des toasts est très répandu, même pour de petites réunions. Dès le milieu du repas, l'amphitryon ou le président se lève et adresse un compliment à l'hôte. Or, celui-ci ne doit pas répondre tout de suite, il laisse la conversation se ranimer et, sans cependant attendre la fin du repas, annonce bientôt son intention de prendre la parole.

Dans certains pays nordiques, même lorsque l'on ne prononce pas de discours, on ne saurait porter son verre à ses lèvres, sans avoir tour à tour aimablement cherché le regard de chaque convive, en esquissant le geste de boire à sa santé.

Signalons en passant que les Français sont les seuls gros mangeurs de pain, à travers le monde, et que, s'ils sont invités dans une maison particulière, à l'étranger, ils causent des troubles insoupçonnés en laissant voir que le petit morceau, placé sur la table, ne leur suffit pas.

Leur bonne humeur porte facilement nos compatriotes à élever la voix. Ils risquent, en Angleterre, de surprendre les convives, accoutumés depuis l'enfance à un diapason très modéré.

Comme chacun sait, nous autres Français, nous ne dédaignons pas les décorations et nous oublions parfois, quand nous avons passé la frontière, qu'en très peu de pays l'on porte un ruban ou une rosette sur un vêtement de ville. Au contraire, la brochette, sur l'habit, se voit beaucoup plus fréquemment à l'étranger qu'en France.

\*\*

Enfin, mettons en lumière une politesse d'ordre suprême qui semble rejoindre le devoir civique. Elle impose rigoureusement l'obligation de respecter sa propre dignité nationale comme celle des autres pays.

On sera donc bien inspiré de parler avec la plus grande réserve de la politique du peuple dont on reçoit l'hospitalité. Et, quant à son propre gouvernement, il n'est jamais de bon goût de faire entendre devant l'étranger les critiques qu'on lui réserve, pas plus que de se plaindre de sa famille à des gens qui ne sont pas de votre intimité.

Cette attitude n'implique nullement la défense d'une politique que, comme citoyen, l'on est parfaitement en droit de désapprouver; elle signifie qu'à l'étranger, ce qu'on doit représenter avant tout, c'est la solidarité nationale!

Du reste, il n'est pas exagéré d'écrire que quiconque voyage à l'étranger, même s'il n'est point pourvu d'une mission officielle et quelque activité qu'il exerce, doit avoir la pensée constante que, bien souvent, ses compatriotes seront jugés à sa mesure, et qu'il est un peu responsable du bon renom de sa patrie.

## QUATRIÈME PARTIE

# LA VIE DE FAMILLE

## CHAPITRE PREMIER

### LES ENFANTS DEVANT LA POLITESSE

*Un mot de l'éducation. — Rappel des doctrines scientifiques modernes. — Rôle des parents à l'égard des différentes natures de leurs enfants. — Raison de la sévérité envers les fautes de politesse. — Comparaison avec le droit pénal.*

Le problème de l'éducation et celui de la politesse se rejoignent. Mais le premier est d'une telle ampleur que le cadre de cet ouvrage ne nous permet de l'aborder que par incidence, et, comme si nous nous approchions un instant d'une fenêtre pour jeter un coup d'œil sur un vaste horizon tourmenté.

Ce problème paraît d'autant plus angoissant qu'il se pose pour tous les foyers, sans que soit implantée en eux une notion suffisante de responsabilité.

L'idée religieuse trouve ici une de ses plus salutaires applications.

Il est vrai aussi, sans oublier les vieux moralistes, qu'à notre époque, des lumières ont été projetées par des théoriciens célèbres sur les obscurs tressaillements de l'être, dès l'éveil de la vie. C'est dans ces premiers moments, si importants à suivre, affirme-t-on, que commence à se déterminer le comportement de l'homme.

Mais toutes les doctrines scientifiques, quel que soit

l'adjuvant que leurs données puissent apporter, ne suppléeront jamais à l'intuition, chez certains parents, du tempérament de leurs enfants et des réactions entrecroisées du physique et du moral. L'on trouve quelquefois des mères, parfaitement ignorantes des théories célèbres, auxquelles leur attentive tendresse permet de découvrir, par exemple, que la volonté défaillante d'un enfant peut provenir d'une insuffisance des glandes.

Il est des éducations faciles et des enfants qui vraiment paraissent s'élever tout seuls, tant leur nature est équilibrée, vigoureuse. A côté de ceux-là, que de faiblesses à surveiller, de penchants à redresser ! On se figure quelquefois, et toujours à tort, que les enfants peuvent être éduqués, pour ainsi dire, en série, et qu'avec quelques bonnes maximes morales et l'observation des lois d'hygiène on obtiendra, comme sur un terreau, des plantes de même venue. Ici intervient, au contraire, cette caractéristique de la race humaine, qui met entre les individus tant de différences, voire d'opposition, même lorsque leur souche est commune !

Une véritable éducation appropriée, en une même famille, à chaque enfant, des disciplines et des indulgences différentes.

C'est pour cela que, quelles que soient la bienfaisance sociale et les nécessités pratiques de l'éducation donnée en commun dans les écoles, l'appréciation délicate du régime à appliquer aux différentes tendances des êtres, appartient aux parents.

La famille est placée entre l'enfant et la vie pour lui en adoucir le premier choc et pour lui en faciliter le contact.

Si, dans la plupart des maisons françaises, des raisons

matérielles aussi bien que morales font asseoir de très bonne heure les enfants à la table des parents, souhaitons que, là où les facilités d'existence permettent qu'il n'en soit point ainsi, les foyers favorisés de la fortune imitent ceux que la simplicité contraint à une table unique. C'est peut-être gêner la liberté des conversations, mais c'est remplir un devoir que d'ouvrir, tout en la protégeant, l'intelligence de l'enfant. Plus tard, il devra à cette habitude des premières années, la plasticité de l'esprit, élément essentiel de la vie sociale.

Ainsi on lui donne des armes. La politesse en est une.

Nous surprendrons peut-être, au premier abord, en disant que de tous les manquements auxquels peut se laisser aller l'enfant, celui qui ne doit jamais être laissé impuni est le manquement à la politesse.

S'il est vrai que les impressions premières marquent profondément l'être au point de fixer ses tendances, il y a donc lieu de l'acclimater tout jeune à la politesse, d'autant qu'elle est plus une affaire d'habitude que de raisonnement.

Elle doit donc être inculquée sans faiblesse. Intéressant surtout les formes extérieures de la vie, elle revêtirait, si elle était tardivement apprise, un aspect conventionnel et emprunté qu'elle ne présente pas pour ceux à qui, dès les premiers ans, elle a été inflexiblement imposée comme une seconde nature.

Au contraire en ce qui touche le plus directement à la morale, l'indulgence semble permise et même apparaît nécessaire parce qu'elle peut en face de certaines circonstances, dont les parents sont juges, substituer à la peur du châtiment, le sens de la libre responsabilité. La réflexion, la conscience aideront les jeunes gens, au sortir de l'enfance, à corriger les propensions fâcheuses dont la première éducation n'aura pu venir à bout. Tandis que la politesse

est un peu comme un langage, celui des mœurs, que l'on maniera d'autant plus aisément qu'il aura été parlé plus tôt. Il est plus facile d'appliquer d'instinct qu'en recourant au raisonnement, les règles de la grammaire. *A fortiori*, sera-t-on plus naturellement poli quand on appliquera, sans le concours de la mémoire ou de la volonté, les contraintes du savoir-vivre.

\*\*

Le droit pénal distingue deux catégories d'infractions à sa loi. D'une part, les crimes ou délits ne pouvant comporter de châtement que quand s'y mêle une intention coupable. D'autre part, les *contraventions*, passibles en elles-mêmes d'une peine, sans que le juge ait à se préoccuper de l'intention délictuelle.

On pourrait presque appliquer cette vue juridique à la différence qu'il convient d'établir, chez l'enfant, entre les fautes qui relèvent de la conscience et les infractions à la politesse, *passibles en elles-mêmes* et automatiquement, d'une punition, légère sans doute, mais inflexible et renouvelée à chaque défaillance.

## CHAPITRE II

### PARENTS ET ENFANTS

*Inconvénient de la colère dans la réprimande. — Les parents ne doivent cependant pas cacher leur peine devant la faute des enfants. — Anecdotes. — Le grand débat concernant l'attitude des parents devant les enfants. — Crainte révérentielle? — Camaraderie? — Un exemple de Chateaubriand. — Les parents, amis de leurs enfants.*

La colère, nous ne saurions l'oublier, peut exceptionnellement être juste et quasi sainte. Mais, hors ce cas, elle verse dans l'impolitesse.

C'est là un défaut punissable au premier chef chez l'enfant. Bien des fois, néanmoins, les parents donnent dans ce travers, lorsque, précisément, ils exercent leur devoir de répression.

Témoigner d'une sérénité trop parfaite pourrait paraître insensibilité au regard des petits. Il n'est pas mauvais de laisser voir qu'on est fébrile, puisqu'on a de la peine, mais on regrettera toujours ces impatiences révélatrices d'un manque de contrôle de soi qui, lorsqu'elles accompagnent une réprimande, affaiblissent sa portée morale.

L'enfant lui-même, guidé souvent par un subtil instinct, discerne assez bien le caractère plus ou moins justifié des mouvements d'humeur de ses parents. Un petit garçon, ayant échappé à la surveillance de son père et de sa mère,

avec lesquels il se promenait, s'égara dans un bois. Tourmentés à l'extrême, ceux-ci le cherchent en vain pendant une heure, soudain ils le découvrent dans un taillis. Et l'angoisse qu'ils ont endurée se traduit par une dégelée de gifles, puis brusquement par une fureur de baisers. L'enfant ne pleure pas longtemps. Il a compris que la source d'impatience était dans la tendresse surexcitée par la crainte.

Voici un cas tout opposé maintenant. Une maman fort nerveuse, tandis que son gamin de douze ans avait fermé une porte un peu brusquement, administre, sur la joue rose, une claque retentissante. Le petit, et cette fois par amour-propre, retient ses larmes et, avisant une gravure de la Vénus de Milo sur la cheminée, murmure : « Les enfants de cette dame sans bras avaient bien de la chance ! »

\*\*

Effleurons, car nous ne saurions avoir la prétention de l'épuiser, le débat toujours ouvert sur la question que voici :

Convient-il, pour les parents, de maintenir à l'égard de leurs enfants une distance qui, il n'y a pas bien longtemps, allait jusqu'à inspirer la crainte révérentielle ?

Au contraire, peuvent-ils, selon un mot dont on a sans doute abusé, devenir leurs camarades ?

On a vu les inconvénients certains de la première attitude, on commence à voir ceux de la seconde. Si le lecteur recherche un exemple saisissant de la *crainte révérentielle*, c'est encore au génie de Chateaubriand que nous ferons appel, lorsqu'il nous décrit ses jeunes années à Combourg.

« Le souper fini et les quatres convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur

un vieux lit de jour de siamoise flambée; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres, puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

» Dix heures sonnaient à l'horloge du château, mon père s'arrêtait; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avancait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

» Le talisman était brisé; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrons les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher. »

Si nécessaire que puisse être le respect que les parents inspirent à leurs enfants, ce sentiment risque, quand il engendre la crainte, de mettre dans les jeunes cœurs une épouvante qui sépare, et quelquefois tragiquement, les générations.

Lorsque la tendresse d'un père ou d'une mère se masque d'un tel appareil de rigueur et de solennité, le doute peut naître chez l'enfant qui se demande s'il est aimé. Il souffre et, comme on dit, devient un *refoulé*. L'être a besoin de chaleur pour s'épanouir.

Écoutons Alfred de Vigny :

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour.  
 Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour  
 Et ce bras le premier l'engourdit, le balance  
 Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.

Le climat dans lequel se développe le petit être a tant d'importance pour sa vie future ! Et l'expérience nous démontre qu'une adolescence baignée dans la joie prépare mieux à l'épreuve que de premières années vécues dans une atmosphère de crainte.

Au contraire, on observe dans Stendhal, et l'on peut suivre jusqu'à la fin tragique de Julien Sorel, l'action déprimante exercée sur une nature bien douée par une jeunesse aigrie.

Si on a donné l'existence à un être, c'est pour la lui faire aimer. Et l'enfance devrait être le temps pendant lequel on accumule des provisions de bonheur.

\*\*

Nous avons opposé à la crainte révérentielle, cette autre attitude plus répandue de nos jours, la camaraderie, allant parfois jusqu'à l'extrême familiarité entre parents et enfants.

Méthode dont l'application est infiniment délicate! L'adolescence peut être ainsi portée à oublier ce respect inscrit dans la loi naturelle, et dont toutes les civilisations, toutes les religions ont posé le principe à la base de la morale.

Et par la suite, ceux à qui manque cette notion du respect filial se trouvent, en quelque sorte, retranchés de la communauté de leurs semblables, et voués en leur cœur à une espèce de solitude pathétique.

De plus, en se dépouillant de toute autorité vis-à-vis de leurs enfants, les parents réduisent à néant l'effet de leurs conseils.

Enfin, pour nous retrouver dans le vif de notre sujet, la jeunesse en vient à ce paradoxe de négliger, envers les ascendants, cette politesse qu'elle doit au premier venu.

\*\*

Entre ces deux extrêmes, *crainte révérentielle, camaraderie excessive*, les parents peuvent trouver, et trouvent d'ailleurs souvent, une position d'équilibre qui permet aux enfants la confiance, voire les confidences, sans altérer le principe impérissable du respect filial.

Puisque nous avons prononcé ces mots de confiance et de confiance, nous n'hésiterons pas à dire qu'il est des moments où, pour le jeune homme et la jeune fille même, il est bon, il est salutaire, de pouvoir s'entretenir en toute liberté avec leurs parents.

Il peut arriver que ceux-ci jugent de leur devoir d'aller

parfois au devant des curiosités de la jeunesse, et c'est ainsi que souvent ils la protègent.

Pour tout dire, s'il y a des dangers à être trop les camarades de ses enfants, il n'y a que des avantages à être leurs amis.

## CHAPITRE III

# DE L'ESPIÈGLERIE ET DE L'ESPRIT CHEZ LES ENFANTS

*Ne pas étouffer par l'éducation la spontanéité. — Distinguer entre les espiègeries et les manquements à la générosité. — Quelques exemples. — Emouvant à-propos d'un professeur. — De quelques jolis mots d'enfants.*

Le souci, chez certains parents ou éducateurs, d'obtenir la perfection risque d'ôter aux enfants cette fantaisie qui est un de leurs charmes comme une de leurs richesses futures.

Vouloir un sujet trop bien élevé, éprouver l'ambition d'en faire un modèle, trop le polir, sous le prétexte de le rendre poli, c'est construire un petit automate au lieu de développer un être vivant.

Aussi convient-il de discerner entre les espiègeries, celles qui recèlent un manque de cœur ou celles qui contiennent une pointe d'esprit naturel dont on doit réprimer les excès, sans étouffer le germe.

S'il faut sauvegarder avec un soin jaloux la politesse et la bienséance, mais en leur esprit plus qu'en leur lettre, il ne convient point de se montrer trop indigné devant certaines gamineries. Ici intervient la notion des nuances.

Reconnaissons parfois que l'esprit d'un enfant désarme, par le rire qu'il fait naître, le bras qui s'apprête à châtier.

Voici une espièglerie, certainement punissable, puisqu'elle met un éducateur en quelque embarras, mais qui ne laisse pas d'affaiblir, par le rire qu'elle suscite, un courroux pourtant justifié.

Le petit garçon que nous vous présentons peut avoir huit ans. Ses parents l'ont confié pendant les vacances à la garde d'un précepteur ecclésiastique.

Un jour le drôle, en quittant son maître penché sur quelque lecture, retire doucement la clef de la chambre, franchit le seuil et, de l'extérieur, donne le tour de serrure qui emprisonne le précepteur, sans que celui-ci se doute de rien. A l'heure du déjeuner, M. l'abbé veut sortir. Il secoue la porte, appelle. Nul ne répond. Notre espiègle savoure en silence le résultat de sa malice. Ce n'est pas tout. Il a d'autres projets, plus noirs. Sa voix flûtée s'élève tout à coup :

— Monsieur l'abbé, c'est moi qui vous ai enfermé.

— Petit misérable, ouvrez tout de suite!

— Un moment, s'il vous plaît, nous allons causer.

— Je n'admets pas!!!

— Eh bien, réplique l'enfant, ce sera pour un peu plus tard!

Nous ne prolongerons pas ce dialogue et nous en arriverons aux conditions effrontément posées par le polisson pour rendre la liberté à son maître.

La punition infligée le matin serait levée; les heures de leçon seraient abrégées, et, surcroît d'horreur, une rémunération de cinquante centimes serait donnée pour chaque messe servie.

Nous laissons au lecteur le soin de deviner si le précepteur resta héroïque ou, lassé, finit par céder au chantage. En ce dernier cas, le lecteur décidera si, la liberté rendue, l'éducateur devait tenir parole ou s'inspirer du vieil adage de droit qui veut que tout contrat imposé par la force soit entaché de nullité...

Voici un autre gamin, joignant à l'espièglerie le sens pratique, voire une pointe de génie commercial.

Sa mère, avant de le coucher, découvrit dans ses poches une quantité de sous bien supérieure au modeste pécule qu'elle lui remettait de temps à autre. Surprise de cette richesse inattendue, elle en demanda la provenance.

— Eh bien, maman, j'ai gagné ces sous! J'achète au marchand de bonbons, dans la cour de l'école, des sucres d'orge que je revends aux camarades!

— Pourquoi ne les achètent-ils pas directement eux-mêmes?

— Parce que le marchand n'a pas le droit de vendre aux élèves qui sont au régime. C'est moi qui revends avec un bénéfice.

— Et combien en achètes-tu pour toi-même?

— Aucun. Car il est entendu que j'ai le droit de sucer chaque sucre d'orge avant de le céder!

La mère, horrifiée, alla se plaindre au père que cette histoire amusa follement... Il était dans les affaires!

\*\*

Et les gamines? Elles ont aussi leurs malices. Une grand-mère reçoit en visite une de ses amies. L'aïeule est entourée de ses deux petites-filles. Elle les présente et les dames, les oubliant, de converser avec volubilité. Soudain la visiteuse pousse une exclamation. Les enfants avaient glissé sous sa jupe un vaporisateur et un soufflet qu'elles manœuvraient habilement, cachées derrière un canapé!

\*\*

En passant de la famille au collège, l'espièglerie, devenue collective, apparaît parfois plus redoutable, et pose au professeur, qui doit défendre son prestige, de terribles problèmes d'à-propos.

Tel fut l'embarras où se trouva ce maître qui, au milieu de son cours, entendit brusquement sonner un réveil. Il sursauta et dit :

— Je ne punirai pas si le coupable, qui a cet instrument près de lui, se déclare.

Silence!

— Messieurs, je vais vous faire donner à chacun votre parole.

Or, le réveil était caché sous la chaire. Ainsi les collégiens purent, l'un après l'autre, prêter serment qu'ils ne détenaient pas l'objet du délit.

Outré de ce qu'il croyait être un manque de loyauté et qui n'était qu'une ruse, le maître s'écria :

— Messieurs, il y a un parjure parmi vous!

A ce moment le réveil, qui était à répétition, retentit à nouveau sous la chaire, à la joie délirante des élèves.

\*\*

Opposons à ces espiègleries, parfois impertinentes, mais non entachées de méchanceté, l'attitude qui, révélatrice chez l'enfant d'un manque de cœur, doit, au premier chef, alarmer parents et éducateurs. Montrons comment un maître sut briser, d'une réplique émouvante, un mouvement de cruauté juvénile.

Affligé d'une difformité physique allant jusqu'au ridicule, il prenait possession d'une nouvelle classe. Ses élèves, l'apercevant pour la première fois, se penchaient les uns vers les autres, chuchotant d'un air narquois. Alors il tira sa montre, la posa devant lui et dit d'une voix calme :

— Messieurs, je vous donne cinq minutes pour rire de ma laideur et de mon infirmité.

Il existe un don mystérieux de l'autorité.

\*\*

Tenons pour essentiel d'éclairer les petits sur la forme d'impolitesse qui doit les diminuer dans leur propre estime, soit que la moquerie vise la misère physique, soit qu'elle humilie le prochain dans sa condition sociale. On ne rendra jamais trop nécessaire à la conscience de l'enfant le respect dû à l'homme qui peine. Jamais on ne saura lui inspirer assez le sentiment de ce que Bossuet appelait : *l'éminente dignité des pauvres!*

Voilà pourquoi il est indispensable d'imprégner l'enfant, s'il est fortuné, du souci de témoigner des égards à ceux qui le servent, ainsi qu'aux jeunes êtres moins favorisés que lui. De la sorte il trouvera un jour, peut-être, le moyen de mieux comprendre les difficultés de son temps.

D'ailleurs il saisit très tôt, si on se donne la peine de les lui indiquer, les obligations du cœur.

On venait de reprocher à une bambine de cinq ans d'avoir marqué un peu de dédain envers une personne dont les vêtements révélaient une situation modeste. Peu d'heures après cette réprimande, l'enfant croise un mendiant qui s'approche pour demander l'aumône. Aussitôt, elle lui remet une pièce de monnaie en accompagnant le don, d'un gracieux sourire, et en disant :

— Bonjour, monsieur le malheureux.

\*\*

Pour terminer ces quelques réflexions sur l'enfance, laissons le lecteur sous l'impression de deux mots charmants où s'exprime tout ce qu'il peut y avoir de lumière dans l'adorable naïveté des premiers ans.

Un père conduisait à la messe un petit garçon de sept ans. Au sortir de l'église, il complimentait le bambin

sur l'assiduité avec laquelle celui-ci avait paru suivre l'office dans le missel.

— Es-tu sûr d'avoir bien compris tout ce que tu lisais? dit le père.

— Oh! papa, il n'est pas nécessaire que je comprenne, c'est le bon Dieu qui doit comprendre!

Et cette petite fille qui exprimait le bonheur dans lequel baignait son enfance, par ces mots :

— Adam et Eve n'ont pas eu de chance, puisqu'ils n'ont pas été enfants!

De tels traits font comprendre que rien ne repose de la lutte à laquelle la vie nous astreint, comme la fraîcheur qu'exhalent certaines paroles, cueillies sur les lèvres des enfants.